

Voici les textes que j'ai travaillés avec mes élèves de Première (S) dans le cadre d'un groupement sur « l'arbre en poésie ». L'idée c'était de regarder quels liens le poète tisse avec l'arbre (ou la forêt) : quels sentiments celui-ci lui inspire, quelle symbolique il lui attribue, en quoi l'arbre résonne avec sa vie, son passé, les êtres qu'il aime. C'est un ensemble de poèmes qui permettent une sensibilisation au rapport que l'homme entretient avec la nature, mais aussi aux moyens qu'offre la littérature et plus spécifiquement la poésie à l'expression de ce rapport complexe et privilégié.

Lecture analytique 1 : « Contre les bûcherons de la forêt de Gastine »

Ecoute, bûcheron, arrête un peu le bras ;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang le quel dégoutte à force,
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur,
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses,
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?
Forêt, haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.
Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette.
Tout deviendra muet. Echo sera sans voix ;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,

Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
Tu perdras le silence et haletant d'effroi
Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.
Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire,
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner,
Où premier, admirant ma belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaîne trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jeta.

Pierre de Ronsard, *Elégies*, XXX, 1584.

L'Arbre en poésie

Lecture analytique 2 : « La forêt vierge »

Depuis le jour antique où germa sa semence,
Cette forêt sans fin, aux feuillages houleux,
S'enfonce puissamment dans les horizons bleus
Comme une sombre mer qu'enfle un soupir immense.

Sur le sol convulsif l'homme n'était pas né
Qu'elle emplissait déjà, mille fois séculaire,
De son ombre, de son repos, de sa colère,
Un large pan du globe encore décharné.

Dans le vertigineux courant des heures brèves,
Du sein des grandes eaux, sous les cieux rayonnants,
Elle a vu tour à tour jaillir des continents
Et d'autres s'engloutir au loin, tels que des rêves.

Les étés flamboyants sur elle ont resplendi,
Les assauts furieux des vents l'ont secouée,
Et la foudre à ses troncs en lambeaux s'est nouée ;
Mais en vain : l'indomptable a toujours reverdi.

Elle roule, emportant ses gorges, ses cavernes,

Ses blocs moussus, ses lacs hérissés et fumants
Où, par les mornes nuits, geignent les caïmans
Dans les roseaux bourbeux où luisent leurs yeux ternes ;

Ses gorilles ventrus hurlant à pleine voix,
Ses éléphants gercés comme une vieille écorce,
Qui, rompant les halliers effondrés de leur force,
S'enivrent de l'horreur ineffable des bois ;

Ses buffles au front plat, irritables et louches,
Enfouis dans la vase épaisse des grands trous,
Et ses lions rêveurs traînant leurs cheveux roux
Et balayant du fouet l'essaim strident des mouches ;

Ses fleuves monstrueux, débordants, vagabonds,
Tombés des pics lointains, sans noms et sans rivages,
Qui versent brusquement leurs écumes sauvages
De gouffre en gouffre avec d'irrésistibles bonds.

Et des ravins, des rocs, de la fange, du sable,
Des arbres, des buissons, de l'herbe, incessamment
Se prolonge et s'accroît l'ancien rugissement
Qu'a toujours exhalé son sein impérissable.

Les siècles ont coulé, rien ne s'est épuisé,
Rien n'a jamais rompu sa vigueur immortelle ;
Il faudrait, pour finir, que, trébuchant sous elle,
La terre s'écroulât comme un vase brisé.

Ô forêt ! Ce vieux globe a bien des ans à vivre ;
N'en attends point le terme et crains tout de demain,
Ô mère des lions, ta mort est en chemin,
Et la hache est au flanc de l'orgueil qui t'enivre.

Leconte de Lisle, *Poèmes barbares*, 1862

L'Arbre en poésie

Lecture analytique 3 : Paul Claudel, « Le Banyan »

Le banyan tire.

Ce géant ici, comme son frère de l'Inde, ne va pas ressaisir la terre avec ses mains, mais, se dressant d'un tour d'épaule, il emporte au ciel ses racines comme des paquets de chaînes. A peine le tronc s'est-il élevé de quelques pieds au-dessus du sol qu'il écarte laborieusement ses membres, comme un bras qui tire avant le faisceau de cordes qu'il a empoigné. D'un lent allongement le monstre qui hale se tend et travaille dans toutes les attitudes de l'effort, si dur que la rude écorce éclate et que les muscles lui sortent de la peau. Ce sont des poussées droites, des flexions et des arcs-boutements, des torsions de reins et d'épaules, des détentes de jarret, des jeux de cric et de levier, des bras qui, en se dressant et en s'abaissant, semblent enlever le corps de ses jointures élastiques. C'est un nœud de pythons, c'est une hydre qui de la terre tenace s'arrache avec acharnement. On dirait que le banyan lève un poids de la profondeur et le maintient de la machine de ses membres tendus.

Honoré de l'humble tribu, il est, à la porte des villages, le patriarche revêtu d'un feuillage ténébreux. On a, à son pied, installé un fourneau à offrandes, et dans son cœur même et l'écartement de ses branches, un autel, une poupée de pierre. Lui, témoin de tout le lieu, possesseur du sol qu'il enserme du peuple de ses racines, demeure, et, où que son ombre se tourne, soit qu'il reste seul avec les enfants, soit qu'à l'heure où tout le village se réunit sous l'avancement tortueux de ses bois les rayons roses de la lune passant au travers des ouvertures de sa voûte illuminent d'un dos d'or le conciliabule, le colosse, selon la seconde à ses siècles ajoutée, persévère dans l'effort imperceptible.

Quelque part la mythologie honora les héros qui ont distribué l'eau à la région, et, arrachant un grand roc, délivré la bouche obstruée de la fontaine. Je vois debout dans le banyan un Hercule végétal, immobile dans le monument de son labeur avec majesté. Ne serait-ce pas lui le monstre enchaîné, qui vainc l'avare résistance de la terre, par qui la source sourd et déborde, et l'herbe pousse au loin, et l'eau est maintenue à son niveau dans la rizière ? Il tire.

Extrait de *Connaissance de l'Est*, 1907

L'arbre en poésie

Lecture analytique 4 : Yves Bonnefoy, « Les Arbres »

Nous regardions nos arbres, c'était du haut
De la terrasse qui nous fut chère, le soleil
Se tenait près de nous cette fois encore
Mais en retrait, hôte silencieux
Au seuil de la maison en ruines, que nous laissions
A son pouvoir, immense, illuminée.

Vois, te disais-je, il fait glisser contre la pierre
Inégale, incompréhensible, de notre appui
L'ombre de nos épaules confondue,
Celle des amandiers qui sont près de nous
Et celle même du haut des murs qui se mêle aux autres,
Trouée, barque brûlée, proue qui dérive,
Comme un surcroît de rêve ou de fumée.

Mais ces chênes-là sont immobiles,
Même leur ombre ne bouge pas, dans la lumière,
Ce sont les rives du temps qui coule, ici où nous sommes,
Et leur sol est inabordable, tant est rapide
Le courant de l'espoir gros de la mort.

Nous regardâmes l'espoir toute une heure.
Le soleil attendait parmi les pierres,
Puis il eut compassion, il étendit
Vers eux, en contrebas dans le ravin,
Nos ombres qui parurent les atteindre
Comme, avançant le bras, on peut toucher
Parfois, dans la distance entre deux êtres,
Un instant du rêve de l'autre, qui va sans fin.

Yves Bonnefoy, *Ce qui fut sans lumière*, 1987

Quelques pistes d'interprétation :

Ainsi, dans le poème de Ronsard, l'arbre apparaît animé, puisqu'il est la demeure des Nymphes, mais surtout en péril à cause des bûcherons, qui font disparaître la forêt pour en faire des surfaces agricoles. Ronsard annonce par ailleurs le silence qui va s'abattre sur cet espace dépeuplé, bien avant que notre civilisation n'ait fait disparaître une bonne partie des oiseaux. Le poète traite aussi d'un rapport plus personnel avec la forêt de Gastine, qu'il présente comme sa première inspiratrice. Il a été facile de faire le lien avec l'actualité la plus brûlante (forêt de Hambach).

Le poème de Leconte de Lisle (encore hanté par l'île de La Réunion où il a grandi) insiste sur le temps de l'arbre et de la forêt, qui n'a rien à voir avec le nôtre : elle est mémoire cosmique d'un temps où l'homme n'existait pas, immense, profonde (il s'agit de la forêt vierge) et habités par des êtres exotiques, le buffle, le lion ou l'éléphant, personnifiés. Le poème s'achève sur l'inquiétude face aux dégâts que crée l'homme, muni de sa hache.

Dans *Connaissance de l'Est*, Claudel essaie de cerner par une écriture descriptive (d'où le choix du poème en prose) des paysages qui lui sont à la fois nouveaux et profondément étrangers ; ceux de Chine bien sûr, où il est en mission diplomatique, mais aussi du Sri Lanka, comme dans le cas du « Banyan ». Il s'est arrêté en effet sur cette île en route pour l'Extrême-Orient. Il donne de

cette arbre une vision anthropomorphique (l'arbre s'y prête bien en général, par son anatomie, les hommes ne s'y sont pas trompés quand ils parlent de son tronc ou de ses bras) mais aussi mythologique et symbolique. Il figure par la poésie le processus interne à l'arbre, sa poussée mais aussi l'irrigation des rizières qu'il facilite.

Enfin, le texte de Bonnefoy, dont la compréhension littérale n'est pas toujours évidente, met en relation un couple (le poète et sa femme Lucy Vines) et les arbres de leur propriété (une ancienne abbaye de la Drôme, qu'ils avaient achetée dans l'optique de la restaurer, projet qu'ils n'avaient pu mener à terme) Les amandiers, arbres fruitiers et fragiles sont au côté du couple, conscient de leur finitude, mais les chênes représentent quant à eux la résistance au temps, l'« autre rive ». Un poème quasi philosophique, comme souvent dans l'oeuvre de Bonnefoy, mais aussi très sensible.

Bien d'autres textes peuvent être proposés : la métamorphose de Myrrha dans les Métamorphoses d'Ovide, des poèmes de Hugo ou de Lamaratine (avec ce lien très intense que tisse le poète romantique entre l'arbre et le divin), une chanson comme « Strange Fruit » et bien sûr des tableaux de Constable ou de Friedrich (« L'Abbaye dans une forêt de chênes »).